



L'effarante beauté de Genève

Il y a longtemps, me semble-t-il, que Genève n'avait plus inspiré un si beau livre. C'est une ville à la fois familière et étrangère que l'on découvre dans cette mosaïque de textes plus ou moins brefs, plus ou moins de fiction, et semés comme les cailloux du Petit Poucet pour se rappeler un chemin de Juif errant. Né à Paris en 1957, Shmuel T. Meyer a vécu à Genève, puis l'a quittée, puis l'a retrouvée, et il en parle comme d'une femme aimée au-delà de toutes les déconvenues que l'amour réserve. Ce livre bref porte un long titre emprunté à un roman de Jacques Chessex: «Ah j'oubliais l'effarante beauté des lieux.» Ici, près de Cornavin, on s'avance dans la rue Albert-Cohen («Le petit goulet de verre fumé, qu'il avait découvert, ressemblait à Albert Cohen, comme la banquise peut ressembler aux bleus de Corfou.») où le fantôme de l'écrivain surgit en robe de chambre rouge. Là, rue de Carouge, on s'assied dans un café où un vieil homme noie dans le rosé sa honte d'avoir tiré sur une manifestation ouvrière à Plainpailais, le 9 novembre 1932. Partout les lieux s'ouvrent sur les gouffres du temps. Ce sont des paysages intérieurs que décrit Shmuel T. Meyer, même lorsqu'il évoque la forêt de Versoix ou l'aéroport de Cointrin. Prise dans les plis de la mémoire, sa Genève est sensuelle, pleine d'odeurs et de saveurs – dont celle du Cenovis qui vaut bien la madeleine de Proust pour ressusciter le passé. La ville se diffracte ainsi dans les éclats d'une prose poétique et cristalline, nette, précise, veinée de sarcasmes, mais elle s'enveloppe aussi d'une nostalgie vaporeuse. Adeptes de la forme brève (la nouvelle, le poème), Shmuel T. Meyer publie en outre, ces jours-ci, un magnifique premier roman au centre duquel rayonne une autre ville d'une beauté effarante: Jérusalem. Dans la foulée, on recommande donc «Un nouvel an de pierres» (Gallimard). ●

➤ **A lire**
«Ah j'oubliais l'effarante beauté des lieux»,
Shmuel T. Meyer,
Metropolis 160 p.